DIVERSES PROPOSITIONS

N° 284.

DE

PHILOSOPHIE MÉDICALE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 août 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR FRANÇOIS FORICHON, de Néris-les-Bains,

Département de l'Allier.

Mens.... quod si non ex evidenti incursione, verùm ex probabili rationis fictione initium ducatur, plerumque gravem et molestam infert affectionem.

Quo circa his quæ fiunt in universum insistere oportet, et circa ea vel maximè versari, si quis facilem et eum extra culpam habitum, quem certè medicinam vocamus sibi comparare velit.

HIPP.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD, Suppléant.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, Examinateur.
	.....
Pathologie médicale	DUMÉRIL.
	ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, Examinateur.
Clinique médicale	FOUQUIER, Examinateur.
	BOUILLAUD, Président.
	CHOMEL.
	ROSTAN.
Clinique chirurgicale	BOYER.
	JULES CLOQUET.
	DUPUYTREN.
	ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur, Examinateur.
Brongniart.	Martin Solon, Examinateur.
Broussais (Casimir).	Piorry, Suppléant.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A Mme. Aque. HÜE, Vve. DEVAUNE.

Hommage de ma profonde vénération et de mon sincère dévouement.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Témoignage de ma piété filiale.

A MES SOEURS.

Gage de ma vive amitié.

F. FORICHON.

DIVERSES PROPOSITIONS

DE

PHILOSOPHIE MÉDICALE.

I

L'HOMME ne fait pas les sciences : privé de la puissance de créer, destiné à l'observation de ce qui est, il s'efforce de saisir quelques vues dans les sciences ; d'une part, l'intelligence éternelle se constitue à elle-même sa propre science; d'autre part, elle a conçu et réalisé les autres sciences, en concevant et réalisant le plan des différens êtres de l'univers.

II.

Les sciences ont chacune leur existence propre, leur empire séparé et leur indépendance naturelle, primordialement constituées par des faits qui leur appartiennent exclusivement ; elles ne reconnaissent que les lois qu'elles se donnent elles-mêmes ; elles ne prospèrent que sous leur propre gouvernement ; elles dépérissent et se meurent sous le joug étranger, que trop souvent un savant téméraire prétend leur

imposer, en cherchant hypothétiquement à les deviner les unes par les autres, comme déductions nécessaires d'un seul ordre de faits identiques dans leur nature.

III.

L'histoire de la médecine se compose, en grande partie, de l'histoire de ses luttes contre les invasions des autres sciences : aujourd'hui la médecine se soustrait de plus en plus au joug des doctrines mécaniques, ou mécaniques vitales; elle aura opéré son affranchissement quand elle sera rentrée sous les lois d'un vitalisme expérimental.

IV.

La médecine réclame de celui qui se voue à sa culture un génie particulier et un esprit approprié à la nature spéciale de son objet.

V.

De plus, outre des connaissances assez étendues dans la plupart des sciences qui ne sont pas la médecine; outre une certaine rectitude naturelle de jugement, qui tienne toujours en défiance contre les analogies des sciences accessoires elles-mêmes, il faut que le médecin réunisse aux connaissances médicales la presque totalité des hautes vertus; il faut qu'il soit réellement un *vir probus medendi peritus;* l'espèce de sacerdoce qu'il exerce dans la société exige de lui qu'il fasse plus que d'en soutenir sans cesse les dehors.

VI.

L'homme vivant, considéré en tant que vivant, les nombreuses modifications de l'homme vivant et de ses actes dans la santé et dans la maladie : voilà l'objet et le domaine de la vraie science médicale.

VII.

Relativement aux résultats de nos efforts, en conséquence de la nature même de nos moyens, et en conséquence aussi peut-être des révolutions séculaires de l'univers et de l'espèce humaine, la médecine n'est pas encore pour nous une science achevée, je veux dire découverte et manifestée dans toute son étendue.

VIII.

Connaître 1°. le plus grand nombre possible de faits relatifs à la nature vivante, non-seulement dans l'homme, mais encore dans les autres êtres vivans, sains ou malades; 2°. classer le plus naturellement possible, et éclairer vivement ces faits les uns à l'aide des autres, en interrogeant toutes leurs circonstances, tous leurs caractères, sans jamais les allier à des conceptions créées *à priori*, ou à des inductions prises dans des sciences étrangères : tel me paraît être le plus haut degré de perfection qu'il soit donné d'acquérir à la science qui est le complément de toutes les sciences vitales, à la médecine.

IX.

Tous les êtres vivans se ressemblent entre eux, considérés comme vivans; ils diffèrent essentiellement par ce même fait fondamental de tous les autres êtres de l'univers : c'est dans eux seulement que l'on peut observer ce grand fait particulier de l'univers, la vie; c'est dans eux seulement que l'on doit étudier.

X.

En parcourant la série des êtres vivans, on voit l'immense variété des formes, des dispositions et des structures; on voit les diverses complications de forme, de disposition, de structure; on voit les innombrables modifications des organismes vivans et des actes vitaux.

Mais, au milieu de tant de différences, on voit toujours des corps vivans, on voit toujours des actes vitaux, les mêmes dans leur essence, malgré les différences de leurs accidens.

XI.

Cette étude fait apprécier la valeur des doctrines qui préjugent la nature de l'état de vie; elle révèle, de plus, les lois générales et les lois particulières de cet état.

XII.

Si le médecin doit connaître les lois qui régissent toutes les modifications physiologiques et pathologiques de l'organisme humain, combien de lumières et d'inspirations ne doit-il pas puiser dans cette étude universelle du monde vivant!

XIII.

Bien différent des êtres à état statique, qu'il suffit d'observer une fois, l'être vivant, assujetti à une loi primordiale de mutabilité spontanée, présente une succession de phases fugitives en santé et en maladies, qui le différencient, relativement à lui-même et au monde extérieur, à chaque instant, et qui doivent être saisies et apréciées à chaque instant par le médecin dans le malade.

XIV.

La médecine est essentiellement une science pratique; celui qui aura observé et soigné lui-même l'homme malade, et qui aura vu et traité les diverses modifications de l'homme malade, dans les différens âges, dans les deux sexes, dans les divers tempéramens, sous l'influence des divers caractères moraux, de divers cli-

mats, etc..., celui qui, à cette connaissance et à cette pratique personnelles, joindra la connaissance de ce qu'ont pensé et pratiqué les notabilités médicales des différens siècles et des différens pays, celui-là seul possèdera et pourra communiquer une science solide et véritable.

XV.

Les différentes maladies sont plus particulières aux différens âges, à l'un ou à l'autre sexe, aux différens tempéramens, aux différentes passions, aux différens climats, etc.; on pourrait les classer sous ce point de vue; il y a même des agens dont l'impression sur l'organisme vivant occasione une maladie constamment la même pour le même agent : ils permettent à cet égard une classification plus rigoureuse.

XVI.

Il est remarquable que les maladies développées sous des influences de moral, d'atmosphère, d'alimentation, aient des analogies plus ou moins prononcées avec des maladies particulières à un âge, à un tempérament ou à un sexe.

XVII.

On doit remarquer aussi que, parmi les dispositions pathologiques qui se développent sous les différentes influences modificatrices de l'homme vivant, il y en a qui sont antipathiques les unes aux autres : c'est sur ce fait que repose l'hygiène prophylactique.

XVIII.

La prédominance ou la dégradation relative d'une fonction, l'invasion ou la cessation d'une maladie, peuvent produire ou guérir diverses maladies, que l'on voit d'autres fois se produire ou se guérir

sous des influences de climat, d'alimentation, de gymnastique, de moral, d'âge, etc.

XIX.

En rapprochant des faits précédens cet autre fait, que des maladies et des guérisons peuvent être occasionées sur les mêmes régions de l'organisme par des influences qui diffèrent sous le rapport de leur nature et de leur lieu d'application, il faut conclure que le mode d'action de toutes les influences consiste à accasioner une modification de l'organisme vivant, et à se faire sentir en définitive sur un organe à travers le système entier des organes vivans.

XX.

Dans des organismes vivans, semblablement disposés, des causes différentes n'occasionent pas les mêmes malades. Dans des organismes disposés différemment, les mêmes causes occasionent des maladies différentes.

XXI.

Il faut accepter l'action des diverses influences comme un fait expérimental dont la connaissance ne peut être acquise que par l'observation; c'est l'observation seule qui a droit de nous révéler que les habitans des pays chauds sont plus sensibles, plus mobiles et moins forts que ceux des pays froids, etc.

XXII.

En l'absence des causes extérieures, l'organisme vivant, le *moi* humain, peuvent, par leurs seules influences, produire presque toutes les maladies aiguës ou chroniques, les traumatiques exceptées.

XXIII.

L'hérédité, aussi incompréhensible en physiologie qu'en pathologie, domine la nature et l'apparition d'un grand nombre de maladies chroniques.

XXIV.

Dans les familles où il y a une maladie héréditaire, quelques sujets échappent à la fatale prédestination et engendrent des enfans qui en seront victimes; d'autres fois on voit dans des familles où le cancer est héréditaire, survenir le tubercule à l'âge où devrait survenir le cancer; les individus sujets de cette exception engendreront des enfans qui rentreront sous la loi commune, et succomberont au cancer.

XXV.

La cause d'une maladie actuelle doit être cherchée dans la résultante des modifications imprimées à l'organisme vivant par la série des diverses influences antérieures.

XXVI.

A l'occasion d'une cause traumatique quelconque, on peut voir succéder une maladie, ou plusieurs maladies quelconques, de la presque totalité du cadre nosolgoique.

XXVII.

Il y a des époques où, dans les services de chirurgie, on voit survenir des épidémies de péripneumonies, d'angines, d'érysipèles, d'ophthalmies ou de phlébites, à l'occasion de la plus légère opéra-

tion quelconque, ou même sans la moindre provocation faite à l'organisme vivant.

De plus, ces épidémies de péripneumonies, d'angines, etc., différeront souvent de celles qu'on a observées à d'autres époques, par quelque circonstance importante de symptomatologie ou de traitement. La doctrine qui ne voit qu'un phénomène local identique dans toutes les maladies est ici, sous plus d'un rapport, au moins bien suspecte.

XXVIII.

Pendant une épidémie, les maladies présentent un certain nombre de symptômes communs; les autres symptômes sont particuliers aux différens individus; ces derniers symptômes recoivent des premiers une modification qu'on ne leur voit pas dans d'autres temps où ils se présentent associés à d'autres symptômes épidémiques. On a vu, depuis deux ans, la plupart des maladies aiguës et chroniques se montrer sous les traits de la *grippe* et du *choléra*.

XXIX.

Les bons observateurs de tous les temps et de tous les pays ont toujours remarqué et signalé cette domination des épipémies, dont quelques-unes sont favorables à certaines maladies. La méditation de ce fait est une source d'inspirations fécondes pour le médecin.

XXX.

Les métamorphoses ou les successions des maladies chroniques sont un sujet de méditation non moins important. Il n'est presque pas de lésion organique ou fonctionnelle d'un viscère qui, d'une part, n'ait succédé à la guérison spontanée ou provoquée de quelque maladie herpétique, et, d'autre part, n'ait guéri par l'apparition de quelque herpès. On pourrait dire la même chose des maladies rhu-

matiques, goutteuses, scrophuleuses, hémorrhagiques douloureuses, convulsives, etc. On voit souvent sur différens individus, ou sur un seul, se succéder et alterner ces diverses maladies.

XXXI.

Les intermittences, les rémissions, les paroxysmes des affections fébriles aiguës, les suspensions ou les oscillations dans la marche des maladies chroniques, font chercher l'état de maladie ailleurs que dans les divers actes pathologiques locaux de l'organisme vivant.

XXXII.

On ne peut être admis à soutenir que les désordres fonctionnels tirent toute leur origine des lésions organiques.

XXXIII.

On ne peut, d'après la seule connaissance des lésions organiques, faire, *à priori*, l'histoire des lésions fonctionnelles, ni passer, *à priori*, de celles-ci aux premières.

XXXIV.

En bonne philosophie pathologique, les lésions organiques, de même que les lésions fonctionnelles, doivent être considérées comme des caractères qui révèlent une modification spéciale de l'organisme vivant, qu'on ne peut pas faire siéger tout entière exclusivement dans un organe.

XXXV.

L'état pathologique diffère de l'état physiologique sous d'autres rapports que celui de la quantité; c'est un état de vie spécifique, qui a ses actes et ses lois.

XXXVI.

Depuis son début jusqu'à sa terminaison, une maladie présente un ensemble d'actions, de phases, qui provoquent l'apparition ou la disparition l'une de l'autre, qui s'associent ou se désassocient avec un ordre merveilleux.

XXXVII.

Moins une maladie s'écarte de son ordre normal d'évolution, moins le pronostic en est fâcheux, *et vice versâ ;* moins une maladie appartient à l'âge qui la présente, plus le pronostic en est menaçant, *et vice versâ.*

XXXVIII.

Il y a des maladies qui, changeant successivement leur lieu, et souvent, en même temps, leur mode de manifestation, se montrent sur presque toutes les régions de l'organisme, sans que l'intensité ou le lieu de leur première manifestation rende compte de cette mobilité.

XXXIX.

On doit juger, d'après un grand nombre de propositions d'*Hippocrate*, qu'il a fréquemment observé de ces maladies mobiles ; elles n'étaient point pour lui, comme pour beaucoup de modernes, d'abord une arthrite, puis une bronchite ou une pleurésie, puis une méningite, puis une cutite, puis une entérite, puis..... Philosophe, *Hippocrate* voyait une cause d'unité dans cet enchaînement d'effets.

XL.

Dans les familles malsaines, les individus n'obtiennent une longue vie qu'à la condition de souffrir pendant toute sa durée de quelque

incommodité habituelle, permanente ou périodique. Ces servitudes salutaires de leur organisme ont leur forme et leur lieu de manifestation, leur gravité, leur durée, leur succession, régies par des lois qui sont relatives à l'âge, au sexe, au tempérament, au climat, aux habitudes, etc.

XLI.

Toute la science du pronostic, que de vieux médecins ont possédée dans un degré voisin de la divination, et une partie de la science du diagnostic pratique, reposent sur la connaissance et l'observation des lois que suit la marche des maladies livrées à elles-mêmes ou influencées par diverses médications.

XLII.

Aujourd'hui on n'observe plus, du moins on n'observe pas en praticien; il semble qu'on ne cherche qu'à lire à travers le malade ce qu'on verra sur le cadavre; on ne s'arrête qu'aux phénomènes qui permettent d'établir l'existence d'une maladie anatomique, une pneumonie, par exemple. Les phénomènes divers qui ont précédé ceux de la pneumonie, ceux qui l'accompagnent, sans lui appartenir en propre, ceux qui peuvent lui survivre, l'ordre dans lequel ils se sont développés, les influences antérieures qui ont modifié le malade, etc..... tout cela n'est qu'un vain accessoire qui n'intéresse pas l'anatomo-pathologiste zélé.

XLIII.

L'importance d'un même acte pathologique varie dans une maladie donnée, suivant l'époque de son apparition, suivant la nature et le nombre des actes pathologiques qui l'ont précédé, ou qui l'accompagnent, ou qui le suivent.

XLIV.

L'importance d'un même phénomène pathologique varie encore suivant l'âge du malade, suivant la cause de la maladie... Par exemple, la fréquence habituelle du vertige ne menace point le vieillard et le jeune homme de la même maladie. On sait combien est formidable le pronostic de l'épilepsie saturnine.

XLV.

La gravité des maladies est subordonnée à celle qui les précèdent ou les suivent; on a vu l'épilepsie préserver et guérir de la phthisie pulmonaire ; on a vu cette maladie succéder à la guérison de l'épilepsie. L'épilepsie a encore alterné avec le cancer au sein ; l'ablation d'un cancer au sein consécutif à la guérison de l'épilepsie a ramené les attaques de cette maladie.

XLVI.

Les terminaisons naturelles des maladies enseignent au médecin observateur, tantôt à provoquer la guérison par l'emploi approprié de différentes médications, tantôt à la laisser venir à la suite des révolutions normales qui la préparent.

XLVII.

Il n'est pas nécessaire de connaître en elle-même la nature des maladies pour savoir les guérir; les maladies que nous savons le mieux guérir, sont les maladies dont la nature nous est le plus inconnue.

XLVIII.

Des maladies identiques pour l'anatomo-pathologiste ne peuvent bien souvent se guérir que par l'emploi de médications très-différentes : des maladies, au contraire, différentes pour lui, se guérissent par l'emploi des médications identiques. Cette double proposition peut être affirmée de la presque totalité des maladies aiguës et chroniques.

XLIX.

A l'aide d'une analyse comparative des histoires complètes de toutes les maladies, entreprise dans le but d'y reconnaître, d'une part, les différences réelles sous l'identité apparente, d'autre part, l'identité réelle sous les différences apparentes, on parviendrait peut-être a découvrir et à signaler les états morbides spéciaux de l'organisme vivant, et leurs médications spéciales; mais en rassemblant les travaux de tous les pays et de tous les siècles, arriverions-nous à tracer des histoires complètes de toutes les maladies ?

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem, benè aut malè sunt constitutæ. (*Sect.* 3, *aph.* 2.)

II.

In constantibus temporibus, si tempestivè tempestiva reddantur, constantes, et judicatu faciles fiunt morbi : in inconstantibus autem, inconstantes, et difficiles judicatu. (*Ibid.*, *aph.* 8.)

III.

Non febricitanti appetitùs dejectus, et oris ventriculi morsus, et tenebricosa vertigo, et os amarescens, sursùm purgante opus esse, indicat. (*Sect.* 4, *aph.* 17.)

IV.

Quibus biliosæ sunt egestiones, surditate superveniente, cessant: et, quibus surditas est, biliosis supervenientibus, cessat. (*Ibid.*, *aph.* 28.)

V.

Quibus hypochondria elevata sunt murmurantia, dolore lumborum superveniente, his alvi humectantur : nisi flatus eruperint, aut urinæ copia prodierit. In febribus autem hæc. (*Ibid.*, *aph.* 73.)

VI.

A peripneumoniâ phrenitis, malum. (*Sect.* 7, *aph.* 12.)